



HAL
open science

Servigne, P., Chapelle, G. (2017). L'entraide - L'autre loi de la jungle. Paris : les liens qui libèrent.

Sylvain Connac

► **To cite this version:**

Sylvain Connac. Servigne, P., Chapelle, G. (2017). L'entraide - L'autre loi de la jungle. Paris : les liens qui libèrent.. 2018. hal-01810725

HAL Id: hal-01810725

<https://hal.umontpellier.fr/hal-01810725>

Submitted on 8 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Éducation et socialisation

Les Cahiers du CERFEE

48 | 2018 :

L'École entre valeurs et savoirs : quel développement critique possible ? -
Varia

Notes de lecture

Servigne, P., Chapelle, G. (2017). *L'entraide - L'autre loi de la jungle*. Paris : Les liens qui libèrent.

SYLVAIN CONNAC

Référence(s) :

Paris : Les liens qui libèrent.

Texte intégral

L'entraide, la première loi humaine

- ¹ L'entraide, l'autre loi de la jungle est un ouvrage de près de 400 pages écrit par deux agronomes et biologistes. Il propose un tour d'horizon des travaux actuels en matière d'entraide, en puisant dans des disciplines diverses : éthologie, anthropologie, économie, psychologie, biologie, sociologie et neurosciences. La thèse principale développée par Servigne et Chapelle est que l'entraide, ou la coopération, seraient la modalité de progrès privilégiée des espèces vivantes, bien plus présentes que la compétition, contrairement à des

nombreuses idées reçues. Elle se place ainsi à la suite des récentes publications de Lecomte (2012) ou Ricard (2013).

- 2 L'origine de ces représentations proviendrait du fait qu'une idée répétée mille fois finit par devenir vraie. Ils invitent à faire l'expérience autour de soi : dites que l'être humain est naturellement altruiste, on vous prendra probablement pour un naïf ou un idéaliste. Dites qu'il est naturellement égoïste, et vous aurez les faveurs des réalistes (p. 19). Or, ils expliquent que les diverses disciplines scientifiques ont rassemblé assez d'arguments pour pouvoir dire ce qui aurait toujours dû rester une consternante banalité : l'entraide est un fait omniprésent dans le monde vivant (p. 276). L'égoïsme supplante l'altruisme au sein des groupes. Les groupes altruistes supplantent les groupes égoïstes. Tout le reste n'est que commentaire (Wilson, p. 13). Les groupes les plus coopératifs apparaissent donc comme ceux qui survivent le mieux (p. 238).
- 3 Pour étayer ces affirmations, l'ouvrage consiste à s'appuyer sur deux types de sources :
 - une revue bibliographie abondante, qui s'approche d'une méta-recherche (plus de 500 références de publications scientifiques indiquées au fil du texte et en bibliographie)
 - les conclusions d'expériences conduites à partir du « jeu du bien public » : on réunit les participants en petits groupes. Chaque joueur reçoit une somme d'argent. Les joueurs peuvent contribuer à un pot commun qui se trouve au milieu. À chaque tour, les chercheurs prélèvent le contenu du pot commun, doublent la somme et la redistribuent à l'ensemble du groupe à parts égales, quel que soit le niveau de participation de chacun. Ainsi, si tout le monde participe au pot commun, chacun double sa mise. Si peu de joueurs participent, tout le monde y gagne un peu, mais ceux qui ont cru au collectif en sortent perdants, et les égoïstes ou les prudents en sortent gagnants (p. 77).

La compétition

- 4 Il arrive que les espèces "s'arnaquent", s'ignorent, s'évitent, s'agressent et se manipulent. Cette compétition est, par définition, une source de stress, elle s'exerce donc le plus souvent ponctuellement (chez les animaux), car elle est épuisante et dangereuse (p. 55). L'agressivité et la compétition existent effectivement dans le monde vivant. C'est elle, par exemple, qui permet d'éviter que des bactéries pathogènes n'envahissent l'écosystème microbien de notre bouche. Elle nous force à nous dépasser, et, pour certains, à donner le meilleur d'eux-mêmes. Les compétiteurs focalisent leur attention sur ce petit delta, ce quelque chose qui les différencie de leurs concurrents et qu'il faut garder secret, car il leur permet de gagner la course. Mais la compétition a aussi le sérieux inconvénient d'être épuisante.
- 5 Dans le monde végétal, les auteurs présentent de nombreux exemples où des arbres entrent en compétition lorsque les conditions de vie sont bonnes, mais s'entraident lorsqu'elles se durcissent (froid, vent, pauvreté des sols, etc.) (p. 32). Sur 115 espèces de plantes, les chercheurs ont observé de la compétition dans les endroits où il fait bon vivre et de la facilitation là où les conditions se gâtent (p. 241).

6

Dans le monde animal, plus le milieu est hostile, plus l'entraide a tendance à voir le jour et à se renforcer (faute de quoi les groupes disparaîtraient). En situation d'abondance, il est aisé de dire à ses voisins : je n'ai pas besoin de vous, je fais ce que je veux. La richesse accumulée maintient des personnes hors sol, dans une bulle de confort qui les éloigne du monde vivant, ouvrant la possibilité d'une destruction bien plus aisée du milieu de vie (p. 302).

- 7 La dimension prosociale de l'être humain serait liée à la néoténie, le fait de conserver des traits juvéniles à l'âge adulte (p. 231). Notre fragilité à la naissance pourrait donc être à l'origine de nos extraordinaires talents pour les interactions sociales, plus précisément de notre capacité à nous mettre à la place d'autrui et à faire attention à ce que pensent les autres (p. 233).

Kropotkine vs Darwin et Smith

- 8 Il est intéressant de noter que Darwin (1859) a effectué ses observations principalement sous les tropiques, un milieu de relative abondance et de confort thermique, comparé à la Sibérie de Kropotkine (p. 68). Ce dernier observe surtout de l'entraide entre les espèces animales, comme les loups, et des petites sociétés humaines sans état, qui s'associent pour survivre dans des conditions climatiques difficiles, voire hostiles. Il en tire une certitude qui deviendra principe : les organismes qui s'entraident sont ceux qui survivent le mieux (p. 56). Pour lui, la principale loi naturelle n'est pas la compétition, ni la loi du plus fort, mais l'entraide. Partout, les gens sont spontanément pro sociaux, comme le montrent des centaines d'expériences menées dans des dizaines de pays, sur tous les continents, et utilisant plusieurs dispositifs expérimentaux. Par prosocial, Servigne et Chapelle entendent une attitude, un comportement ou une institution orienté(e) vers le bien-être des autres ou d'une société dans son ensemble. Le modèle théorique de l'homo oeconomicus (Smith, 1759) est un modèle théorique qui n'aurait jamais dû sortir du laboratoire (p. 81).
- 9 Contrairement aux idées reçues, en cas de catastrophe, les comportements de panique sont si rares que les chercheurs ont abandonné le concept même de panique. Les représentations que nous avons de foules irrationnelles hurlant et courant en tout sens proviennent des histoires qu'on se raconte ou qu'on voit au cinéma, pas de la réalité. Le comportement de fuite panique et extrêmement rare dans cette situation. Mais les études scientifiques de plusieurs cas ont montré que ce n'était pas la véritable cause (Lecomte, 2012, p. 32). En réalité, sur le terrain, la plupart des gens se sont vraiment aidés les uns les autres, ils n'ont rien demandé en retour (Ricard, 2013, p. 116). Tous les témoignages semblent converger : en temps de catastrophe, les gens conservent leur sang-froid et coopèrent spontanément (p. 85).

Ce qui favoriserait les comportements coopératifs

- 10 Il apparaît que, plus nous évoluons dans un contexte social coopératif, plus l'humain développe des automatismes pro sociaux. Inversement, plus on évolue dans un contexte égoïste et compétitif, plus on développe des automatismes antisociaux. Cela expliquerait pourquoi, en situation de stress ou

d'inconnu, les comportements spontanés sont si prosociaux. Nous avons donc la faculté de changer progressivement de comportements sociaux (d'automatismes) en fonction des expériences de la vie (p. 99).

- 11 Il existe deux types de menaces extérieures : les autres groupes et un milieu hostile. Pour souder une équipe, rien de mieux qu'une menace extérieure, clairement identifiée et qui représente un réel danger pour le groupe. Un contexte de conflits intergroupes renforce les relations intragroupes et provoque une plus forte identification des membres d'un même groupe (p. 201). Avoir un ennemi est un moyen facile de faire naître la cohésion au sein d'un groupe. Cela permet de construire une identité contre un autre (p. 202).
- 12 Il est également possible de susciter cette cohésion en donnant au groupe un objectif commun à atteindre, sans compétition avec d'autres groupes. Un défi est mis en jeu, les joueurs sont fortement motivés individuellement par ce défi. Plus la taille du groupe augmente, plus les institutions qui régissent les relations et les buts doivent être solides. Sans ces institutions, un petit nombre s'accapare le pouvoir (p. 215).

De la théorie du don à la réciprocité

- 13 Les auteurs relient également l'entraide au principe de réciprocité initié par Mauss (1968). Au cœur du rapport social, on trouve non pas le marché, le contrat ou le donnant-donnant, mais ce qu'il appelle la triple obligation de donner, recevoir et rendre, ce que l'on désigne par réciprocité (p. 13). Aider une personne qu'on sera amené à côtoyer par la suite, c'est créer un lien de réciprocité à durée indéterminée. Cette réciprocité se résume selon cette règle : "traite les autres comme tu voudrais être traité", ou, en version négative "ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse" (p. 108).
- 14 Le don crée chez l'autre une obligation de réciprocité, celle de rendre, le désir de retourner la faveur. Le contre-don a cela d'agréable qu'il libère la personne de son obligation, et cela a de remarquable qu'il ne l'annule pas, puisqu'il a transmis à son tour. Ainsi, cette triple obligation de donner recevoir rendre génère un état de dépendance réciproque qui prolonge le lien social dans le temps, telle une boucle sans fin (p. 110).
- 15 La réciprocité s'appuie sur l'existence de neurones miroirs : une aire du cerveau s'active en exécutant une action, elle s'active aussi avec l'intention de l'exécuter ou lorsqu'on observe un autre exécuter une action similaire (p. 118). L'entraide et la générosité non seulement font du bien au moral, mais contribuent à l'augmentation du sentiment de bonheur. À l'inverse, le circuit lié au sentiment de dégoût s'active lorsque le partenaire ne coopère pas, garde l'argent pour lui ou triche. "Ça fait du bien d'être bon, sauf si la personne en face est un enfoiré" (p. 100).
- 16 La réputation d'une personne au sein d'un groupe ajoute une dimension à la réciprocité. Un acte considéré comme prosocial ou altruiste peut avoir des échos à travers le groupe. C'est de la réciprocité indirecte : vous aidez quelqu'un du groupe, sachant que la réciprocité pourra venir de n'importe quelle autre personne du groupe (p. 125).
- 17 Si l'on combine les comportements d'entraide spontanée à cette obligation de réciprocité très puissante, on saisit pourquoi l'entraide est devenue un phénomène si répandu et si puissant chez les humains. Elle se multiplie et se répand par ricochet (p. 111). Le revers de la médaille de cette incroyable capacité des humains à établir des liens puissants et que, poussée à son

paroxysme, elle peut provoquer un aveuglement doublé d'une fermeture du groupe, c'est-à-dire une compétition entre les groupes (p. 280). Les auteurs expliquent également que l'un des moyens les plus efficaces de favoriser l'entraide est la punition (p. 129). Au sein de groupes avec punition, les niveaux de coopération semblent beaucoup plus élevés. C'est ce qu'ils nomment de la réciprocité renforcée (p. 135).

Susciter la cohésion des groupes

18 Trois éléments permettraient aux groupes de se souder : le sentiment de sécurité éprouvé par tous les membres du groupe et qui dépend de la constitution d'une bonne membrane (les règles que fixent le groupe, sa raison d'être, son identité), le sentiment d'égalité et d'équité qui permet d'éviter les effets néfastes du sentiment d'injustice (colère, ressentiment, comportements antisociaux et désir de punition) et le sentiment de confiance qui naît des deux précédents et qui permet à chaque individu de donner le meilleur de lui-même pour le bien du groupe (p. 281). Les individus peuvent alors ressentir un puissant sentiment d'appartenance, ainsi qu'un attachement profond à l'intérêt collectif (p. 169).

- Le sentiment de sécurité se construit à partir d'une membrane immatérielle qui répondrait à 4 fonctions : contenir (favoriser l'auto-organisation), protéger, garantir une identité (la raison d'être), filtrer les échanges. C'est ce qui permet à chaque individu, membre du groupe, de pouvoir s'exprimer (p. 148).
- Le sentiment d'égalité (ou d'équité - pour une distribution juste) sert à souder un collectif, et son absence peut facilement et rapidement détruire la cohésion d'un groupe. Un sentiment d'inégalité déclenche des émotions antisociales, qui réduit à néant les possibilités d'ouvertures entre individus et donc d'entraide.
- Le sentiment de confiance se construit par l'expérience. Plusieurs attitudes permettraient de créer des relations de confiance : faire confiance a priori, faire preuve de respect, de bienveillance, d'honnêteté et d'intégrité, de compassion, d'humilité, d'ouverture, de générosité par le don, de patience, de gratitude, d'optimisme, de détermination, d'humour, d'authenticité, bien communiquer, bien définir et faire respecter un cadre de sécurité (les règles) (p. 160). Un groupe a besoin de règles (d'institutions) afin que chacun puisse en être co-gardien et les considère suffisamment solides pour pouvoir se reposer dessus (p. 161). Une confiance envers le groupe dans son ensemble permet de ressentir instantanément de la confiance envers chaque membre du groupe, y compris ceux que l'on ne connaît pas encore (p. 162). C'est ce qui permet aux automatismes coopératifs et altruistes de s'exprimer pleinement.

19 Toutefois, les groupes soudés peuvent se dissoudre aussi vite qu'ils se créent. Leur membrane reste souple et temporaire. C'est précisément pour cette raison que l'on doit veiller régulièrement à l'explicitation et à la faire retravailler par l'ensemble du groupe (p. 170). Reconstruire la confiance, la réciprocité, le bien commun, l'entraide, est beaucoup plus long que de les détruire (p. 197).

20 Au niveau individuel, l'attitude d'entraide-spontanée-à-ajuster-si-nécessaire, c'est-à-dire faire rapidement confiance au premier abord, mais rester vigilant

sur le déroulement des événements semble la plus stable (p. 225). « Je coopère au premier contact, et ensuite j'imité ce que tu fais - si tu coopères, alors je coopère ; sinon, j'arrête » (p. 244, p. 330).

21 Au final, les auteurs de cet ouvrage mettent à disposition une série d'appuis solides pour légitimer le recours à la coopération entre humains. Ils défendent également l'idée que nous sommes arrivés à un point où le bon sens populaire ne suffit pas. La taille de nos sociétés et l'uniformisation des modes d'organisation ne permettent pas de compter sur le bon fond des plus altruistes. « Si nous voulons créer une véritable culture de l'entraide, il peut être intéressant de rendre ces processus intelligibles et cohérents » (p. 295).

22 L'entraide appelle l'entraide. Garder un entourage ou un écosystème sain, diversifié, adaptable et résilient, nécessite que chacun veille sur le bien-être des autres. « Si tu veux rester en bonne santé, veille sur la santé de ceux qui t'entourent » (p. 265).

23 Lorsque les individus se spécialisent et qu'ils ne sont plus capables de survivre en dehors de leur société, il s'agit de sociétés dites eusociales. Or, l'espèce humaine n'est pas eusociale, elle est plutôt une espèce ultrasociale : elle se divise le travail, apporte un soin aux jeunes grâce à une entraide intergénérationnelle, est capable de sacrifice pour défendre le groupe (p. 271). Le vivant apparaît donc comme un équilibre dynamique entre compétition et coopération qui se joue sur plusieurs niveaux de sélection enchevêtrés et interdépendants, et qui met en jeu des membranes de toutes tailles, ainsi que des forces d'attraction et de répulsion de toutes sortes. Ces forces polarisées et interdépendantes s'apparentent donc au yin et au yang de la pensée chinoise.

Bibliographie

Darwin, C. (1859). *De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle*. Paris : Reinwald.

Kropotkine, P. (1906/1938). *L'entraide, un facteur de l'évolution*. Paris : Édition Alfred Costes.

Lecomte, J. (2012). *La bonté humaine – Altruisme, empathie, générosité*. Paris : Odile Jacob.

Mauss, M. (1968). *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Paris : PUF.

Ricard, M. (2013). *Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance*. Paris : Nil éditions.

Servigne, P., Chapelle, G. (2017). *L'entraide - L'autre loi de la jungle*. Paris : Les liens qui libèrent.

Pour citer cet article

Référence électronique

Sylvain Connac, « Servigne, P., Chapelle, G. (2017). *L'entraide - L'autre loi de la jungle*. Paris : Les liens qui libèrent. », *Éducation et socialisation* [En ligne], 48 | 2018, mis en ligne le 01 juin 2018, consulté le 08 juin 2018. URL : <http://journals.openedition.org/edso/2930>

Auteur

Sylvain Connac

Université Paul Valéry Montpellier, LIRDEF (EA 3749)

Articles du même auteur

Robbes, B. (2016). *L'autorité enseignante - Approche clinique*. Nîmes : Champ Social Éditions [Texte intégral]
Paru dans *Éducation et socialisation*, 44 | 2017

Foray, P. (2016). *Devenir autonome, apprendre à se diriger par soi-même*. Paris : Éditions ESF [Texte intégral]
Paru dans *Éducation et socialisation*, 43 | 2017

Autonomie, responsabilité et coopération : ce qu'en disent les élèves utilisant un plan de travail [Texte intégral]
Paru dans *Éducation et socialisation*, 41 | 2016

Jouan, S., *La classe multiâge d'hier à aujourd'hui. Archaïsme ou école de demain ?* [Texte intégral]
Issy-les-Moulineaux : ESF, 2015
Paru dans *Éducation et socialisation*, 39 | 2015

Droits d'auteur



La revue *Éducation et socialisation* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.